

## Kainopolis de Cyrène et la géographie historique

In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 127e année, N. 1, 1983. pp. 67-85.

---

Citer ce document / Cite this document :

Laronde André. Kainopolis de Cyrène et la géographie historique. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 127e année, N. 1, 1983. pp. 67-85.

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai\\_0065-0536\\_1983\\_num\\_127\\_1\\_14020](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1983_num_127_1_14020)

---

## COMMUNICATION

KAINOPOLIS DE CYRÉNAÏQUE ET LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE,  
PAR M. ANDRÉ LARONDE

Depuis sa création en 1976 par M. François Chamoux, la mission archéologique française d'Apollonia s'est donné pour but non seulement de fouiller le port de Cyrène, mais aussi d'étudier les relations entre le port et son arrière-pays et de procéder à des reconnaissances dans la campagne cyrénéenne où il reste encore beaucoup à découvrir<sup>1</sup>. Si la partie orientale de la région s'organise autour de Cyrène et de son port Apollonia, la partie occidentale de la Cyrénaïque connut aussi une présence grecque importante avec les cités de Barca, supplantée par Ptolémaïs, Taucheira, renommée Arsinoé sous la domination lagide également, et Euhespérides qui fut déplacée et refondée sous le nom de Béréniké au même moment<sup>2</sup>. Les communications entre ces deux ensembles, principalement entre Cyrène et Ptolémaïs, n'en revêtirent que plus d'importance, que ce fût par la voie maritime ou par la voie terrestre.

Les itinéraires romains attestent deux routes différentes entre Cyrène et Ptolémaïs. Celle qui nous est connue par l'Itinéraire d'Antonin<sup>3</sup> est bien identifiée depuis longtemps (fig. 1) : de Cyrène, elle menait à Lasamices, distante de 25 milles, soit 37 km, ce qui nous conduit au site de Slonta, comme l'avait bien vu le regretté Richard G. Goodchild<sup>4</sup>. L'étape suivante, Semeros, à 26 milles ou 38,48 km, est identifiée avec Maraua, elle-même distante de 50 km environ de Ptolémaïs, ce qui correspond assez bien aux 32 milles — soit 47,36 km — de l'Itinéraire d'Antonin. Cette route, longue de 122,84 km, parcourait le plateau supérieur, peu accidenté et jalonné de points d'eau ; cette route représente aussi une rocade qui, dans sa partie centrale, de Slonta à Maraua, est parallèle à l'isohyète des 300 mm, à une dizaine de km plus au sud, et au-delà

1. Cf. François Chamoux, « Campagne de fouilles à Apollonia de Cyrénaïque (Libye) en 1976 », dans *CRAI*, 1977, p. 6-27 et en particulier p. 22 ; cf. déjà mes propres observations dans « Histoire et archéologie en Cyrénaïque : perspectives nouvelles », dans *RA*, 1974, p. 192.

2. Cf. mes *Libykai Historiai. Recherches sur l'histoire de Cyrène et des cités grecques de Libye, de l'époque républicaine au principat d'Auguste* (Études d'Antiquités africaines) (en cours d'impression), chap. xvi.

3. K. Miller, *Itineraria romana*<sup>2</sup>, Stuttgart, 1916, col. 876.

4. Richard G. Goodchild, *Tabula Imperii Romani*, Sheet II.I 34, *Cyrene*, Oxford, 1954.

duquel la dégradation du milieu méditerranéen devient très rapide.

La Table de Peutinger<sup>5</sup> présente en revanche une route toute différente :

de Cyrène à Balagrai	12 milles
de Balagrai à Kainopolis	21 milles
de Kainopolis à Callis	12 milles
de Callis à Ptolémaïs	20 milles.

Soit un total de 65 milles au lieu des 83 milles indiqués par l'Itinéraire d'Antonin, ce qui suffit à prouver que les deux routes divergent notablement.

Balagrai est facile à identifier, à 2 km à l'ouest de Beida et à 18 km de Cyrène, ce qui correspond bien aux 12 milles — soit 17,76 km — indiqués par la Table de Peutinger.

Mais, pour K. Miller<sup>6</sup>, la Table de Peutinger décrivait ensuite un itinéraire passant par le wadi el Cuf : l'étape de Kainopolis n'a été fixée à gasr Benigdem, à 25 km de Beida, que parce que c'est le site antique le plus connu dans le rayon de 21 milles ou 31,08 km défini par la Table de Peutinger. K. Miller reconnaissait ensuite Callis à el Leucia, nom repris de la carte dressée par le voyageur italien G. Haimann<sup>7</sup>, et qu'il faut très certainement identifier avec le marabout de Sidi Ahmed el Cheila, à 57 km de gasr Benigdem, ce qui ne convient absolument pas aux 12 milles ou 17,76 km de notre source. Reste une dernière étape de 20 milles ou 29,6 km jusqu'à Ptolémaïs, ce qui correspond bien aux 30 km à parcourir sur le terrain.

V. Purgaro Pagano et S. Stucchi ont conservé le même itinéraire en déplaçant les localisations de Kainopolis et de Callis<sup>8</sup>. La première serait à fixer à gasr el Libia, soit un trajet de 46 km depuis Balagrai au lieu des 31,08 km annoncés par la Table de Peutinger. Callis serait à reconnaître en el Garib, à 24 km de gasr el Libia au lieu des 17,76 km mentionnés dans notre source. Il resterait alors 41,6 km à parcourir pour atteindre Ptolémaïs alors qu'il n'en faudrait que 29,6 — soit 20 milles — selon la Table de Peutinger.

La question reste donc ouverte, essentiellement parce que les auteurs des deux hypothèses évoquées ont repris un tracé qui, à

5. K. Miller, *Itineraria romana*<sup>2</sup>, Stuttgart, 1916, col. 875 sq.

6. *Ibid.*

7. Giuseppe Haimann, *Cirenaica*<sup>2</sup>, Milan, Hoepli, 1886, carte *in fine*.

8. Sandro Stucchi, *Architettura cirenaica*, Rome, L'Erma di Bretschneider (Monografie di archeologia libica, 9), 1975, p. 358, n. 13, qui annonce les conclusions de Valeria Purcaro Pagano, « Le rotte antiche tra la Grecia e la Cirenaica e gli itinerari marittimi e terrestri lungo le coste cirenaiche e della Grande Sirte », dans *Quaderni di archeologia della Libia*, 8 (1976), p. 285-352 et en particulier p. 290, fig. 3 et p. 305.

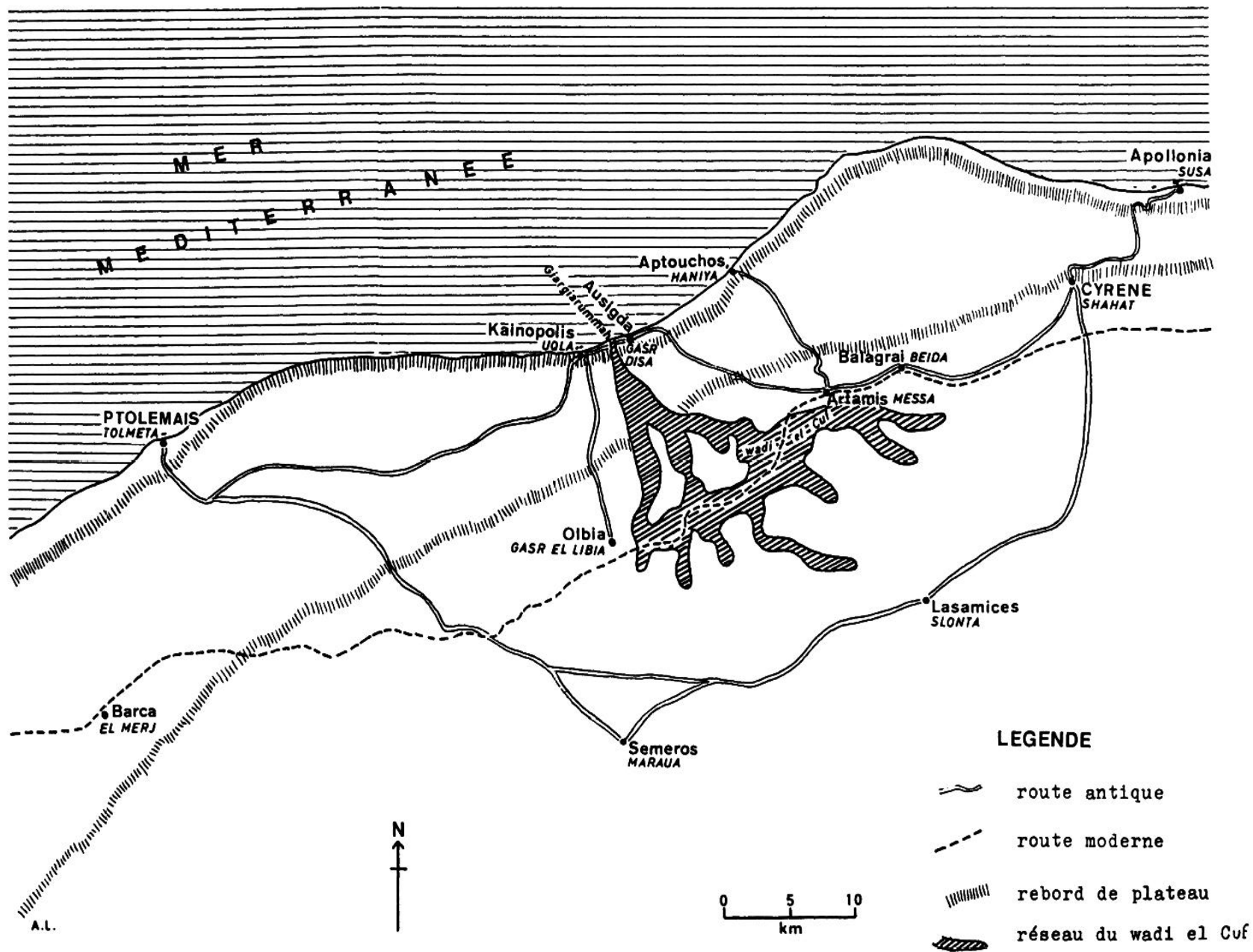


FIG. 1. — Les communications entre Cyrène et Ptolémaïs dans l'Antiquité et de nos jours.

peu de choses près, correspondrait à celui de la route transcyréenne moderne. Or, rien n'atteste un passage antique à travers le wadi el Cuf selon le tracé de la route actuelle<sup>9</sup>. Et, pour qui a parcouru ce trajet, il est évident que les difficultés sont insurmontables au regard des moyens de circulation de l'Antiquité : les abrupts, les ruptures de pente, la nature rocailleuse du terrain s'ajoutent à l'insécurité qui devait résulter d'un terrain éminemment propice aux embuscades et aux coups de main. Le wadi el Cuf, dont le nom rappelle les grottes qui accidentent ses parois souvent infranchissables, est le cœur d'une région dont nul n'a mieux décrit les caractères que le Général A. Terruzzi, gouverneur de la Cyrénaïque de 1926 à 1928, et qui eut à lutter ici contre la résistance libyenne :

« Le Cuf n'est pas un wadi isolé ; c'est toute une région sillonnée de vallées profondes, rocheuses, aux parois à pic, dans le flanc desquelles s'ouvrent des milliers de grottes, très vastes et qui communiquent parfois entre elles au moyen de couloirs et de galeries connues d'un tout petit nombre. Les versants et les arêtes sont couverts d'une très riche végétation arbustive de haute futaie qui rend plus pittoresque, mais aussi plus ténébreux le paysage et plus difficile et plus insidieux le passage. Le développement des vallées est irrégulier, de sorte qu'il rend excessivement difficile l'orientation et qu'il crée des difficultés parfois insurmontables pour le regroupement des colonnes en opération. C'est un théâtre d'opération créé à dessein pour la guerrilla la plus âpre et la plus tenace, où la lutte doit s'émietter en coups de main et où les troupes, exposées à toutes les embuscades, doivent faire preuve, plus encore que de valeur, d'abnégation et d'esprit de sacrifice. La plus grande partie de ces vallées converge vers le nord dans la Giargiarummah qui, avec la grandeur d'une majestueuse percée alpine, débouche dans la mer après un bref parcours, près de Haniya. La région du Cuf, considérée dans ses vallées principales, a approximativement la configuration d'une main dont les doigts seraient ouverts vers le sud-est (fig. 2). Là les rebelles avaient trouvé une espèce de repaire naturel de la plus grande force, où ils accumulaient leurs réserves, et qui les mettait en communication avec les douars du Gebel à travers la forêt de bir Gandula<sup>10</sup>. »

C'est avec peine que G. Haimann parcourut le wadi el Cuf en avril 1881, comme le montrent ces quelques extraits de sa relation :

« (En venant de Beida) on descend par un sentier très rapide dans le tortueux wadi Amor, parsemé de buissons et de caroubiers, qui donne accès à une vallée plus grande dont nous avons déjà longé

9. Les seuls vestiges antiques attestés concernent les têtes des vallées, comme le wadi Senab, cf. Breyek Attiya, Sandro Stucchi *et al.*, « Prima escursione nello Uadi Senab e nel Got Giaras », dans *Libya Antiqua*, 11-12 (1974-1975), p. 251-296 et pl. 77-83 ; ces installations communiquaient probablement avec le haut plateau environnant.

10. Attilio Terruzzi, *Cirenaica verde. Due anni di governo*, Milan, Mondadori, 1931, p. 130 sq.

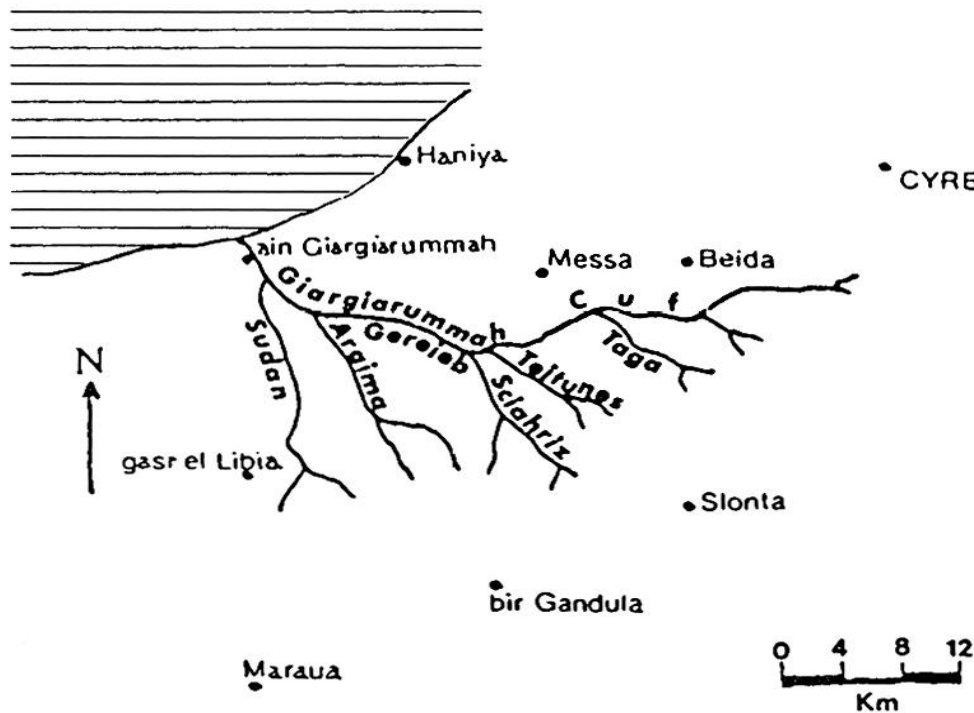


FIG. 2. — Le réseau de vallées du wadi el Cuf.

d'en haut les parois abruptes. Mustafa l'appelle wadi Giargiarummah, mais d'après des informations plus récentes, nous croyons qu'on lui donne le nom de wadi Gereih, indiqué par la carte de Rohlfs, qui nomme pourtant wadi Cuf la partie traversée par lui et signale le wadi Giargiarummah plus à l'ouest. ... De très hautes roches de calcaire blanc, percé de grandes cavernes, encadrent la vallée qui est toute ombragée de gigantesques cyprès vieux de plusieurs siècles. ... Nos Arabes, mus par une terreur secrète et indéfinie, fuient plus qu'ils n'avancent, croyant que chaque arbre recèle un charme et que toute la vallée est un repaire d'esprits infernaux. Les chameaux trébuchent à chaque pas sur les pierres et les troncs d'arbres qui encombrant le sentier : que d'imprécations pour celui qui nous a conduit par cette voie<sup>11</sup> ! »

C'est à ce spectacle que songeait Synésios lorsqu'il évoquait « les solitudes des gorges profondes de Libye », et il faut reconnaître là la Myrsinitide, qu'il décrit comme « une gorge longue, profonde et couverte de forêts »<sup>12</sup>.

La vallée du wadi el Cuf, traversée aujourd'hui par une route qui, pour les Italiens, fut d'abord d'intérêt stratégique, n'a donc pu être

11. Giuseppe Haimann, *Cirenaica*<sup>2</sup>, Milan, 1886, p. 125 sq.

12. Synesios, *Hymnes*, III, 51-53 ; *Lettres*, 122 ; cf. Denis Roques, *Synésios de Cyrène et la Cyrénaïque de son temps*, thèse pour le doctorat d'État soutenue devant l'université de Paris-Sorbonne en 1979, tome 2, p. 127 de l'ex. dactylographié.

franchie de façon régulière dans le passé, sinon par quelques voyageurs qui furent sensibles aux difficultés de l'entreprise<sup>13</sup>.

Un bon connaisseur de la Cyrénaïque comme R. G. Goodchild avait bien senti cette difficulté et, sur sa carte de la Cyrénaïque romaine, il avait noté, par un tracé en pointillé, une route hypothétique allant de Balagrai à Ptolémaïs par le gradin intermédiaire<sup>14</sup>. Cette esquisse de solution est conforme aux données de la circulation traditionnelle, aujourd'hui complètement oubliée depuis la création de la route italienne. C'est sur ces bases que j'ai voulu me livrer à une reconnaissance, le 4 mai 1981. Les résultats me parurent aussitôt tellement intéressants que je retournais sur les lieux la même année, le 30 mai, et à nouveau encore le 31 mai 1982<sup>15</sup>. Ce sont les premiers résultats de cette recherche que je présente maintenant.

Au-delà de Beida, l'ancienne Balagrai, et de Messa, l'ancienne kômé d'Artamis<sup>16</sup>, on reste sur le haut plateau qui forme un éperon effilé, entre le wadi el Cuf au sud et l'embranchement supérieur au nord (fig. 3). Ce plateau est riche en vestiges antiques déjà vus par G. Oliverio, à gasr Taurguni, à gasr Nuara — où je note un beau *pyrgos* —, à Zauiet Gfonta, avec les restes bien visibles d'une route antique<sup>17</sup>. A partir de ce dernier point, on atteint le plateau intermédiaire par une descente d'une centaine de mètres de dénivellation, en empruntant un des oueds aménagés dans l'Antiquité avec tout un système de terrasses destinées à retenir les terres et à conserver l'humidité<sup>18</sup>. Au débouché sur le plateau intermédiaire, j'ai pu repérer des tombes rupestres d'époque romaine, une carrière et un intéressant sanctuaire libyque comportant une chambre taillée

13. Cf. mes *Libykai Historiai*, chap. XIII.

14. Richard G. Goodchild, *l.l.*

15. Ces différentes visites n'auraient pu avoir lieu sans l'aide amicale du Département des Antiquités de la Jamahirya Arabe Libyenne populaire et socialiste, que je remercie vivement ; mes remerciements vont plus particulièrement à Hadj Breyek Attiyah el Jiteily, Contrôleur des Antiquités à Shahat (Cyrène) et aux membres du Département qui m'ont accompagné, MM. Abdulhamid Abdussaid, Directeur technique, Saïd Faraj, Ramadan Gwaidar, Abdalkader Mzini, Inspecteurs, Ali Hassouna, photographe ; j'ai bénéficié aussi de l'aide du Projet du Parc national du wadi el Cuf, notamment de MM. Nader, Chef du Projet, et John Herbert ; parmi les membres de la mission archéologique française d'Apollonia, mes collègues géographes MM. Bernard Bousquet, Professeur à l'université de Nantes, et Pierre-Yves Péchoux, de l'université de Toulouse-le-Mirail, m'ont donné de judicieux avis sur la morphologie du site ; M<sup>me</sup> Catherine Dobias et M. Yvon Garlan m'ont fait l'amitié de m'accompagner, et leurs avis m'ont été précieux ; enfin j'adresse des remerciements très chaleureux à M. François Chamoux qui n'a cessé de me conseiller tout au long de cette recherche.

16. Sur cette identification, cf. mes *Libykai Historiai*, chap. XIII.

17. Gaspare Oliverio, *Documenti antichi dell'Africa Italiana*, II 1, Bergame, 1933, p. 128 et pl. 44, fig. 102 et 103.

18. J'ai l'intention de revenir ailleurs sur ces aménagements agricoles.

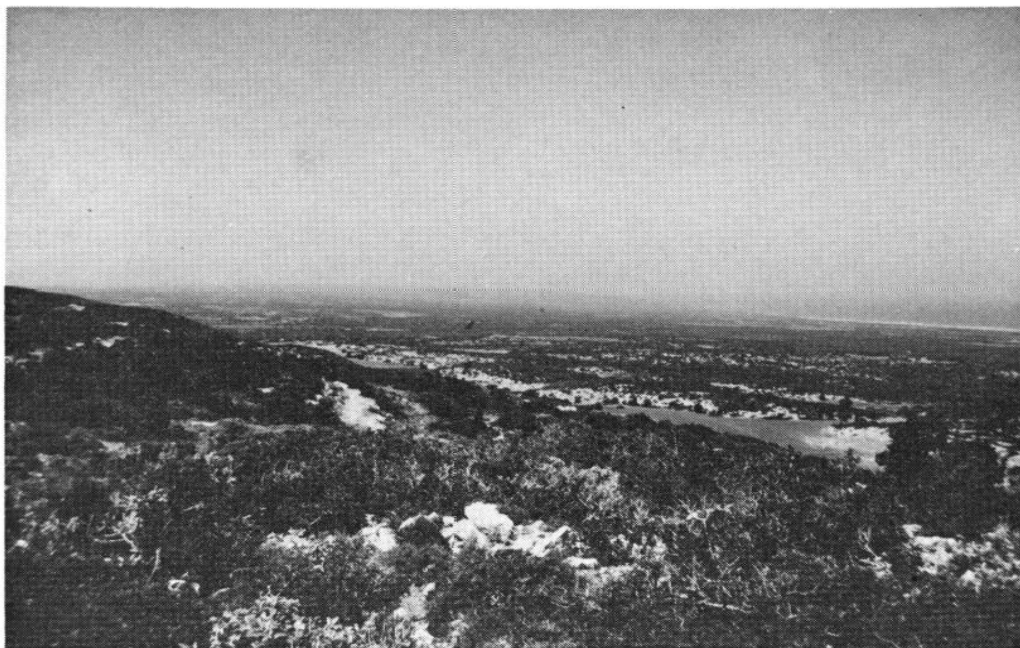


FIG. 3. — L'extrémité du haut plateau à l'ouest de Zauiet Gfonta : au fond, le plateau intermédiaire et la ligne blanche des dunes qui ourlent le rivage (photo A. Laronde).

dans la roche et ornée de symboles gravés sur les parois. Les ornières de la route antique sont encore visibles sur la roche en place, au pied de la falaise, avant que la route ne se perde sur le plateau recouvert d'une couche de *terra rossa* que perce çà et là une croupe rocheuse, comme celle du marabout de Sidi Ali, installé sur un assez gros village antique. Le wadi al Qirmiya permet d'arriver dans la plaine côtière par une pente très douce. Cette plaine côtière elle-même n'est qu'un couloir de quelques centaines de mètres de largeur, entre le gradin inférieur et de hautes dunes consolidées qui barrent l'accès au rivage et qui entraînent la présence de quelques sebkas. Mais il y a aussi des prairies assez grasses, comme au pied de gasr Disa, l'ancienne Ausigda, centre de la tribu des Ausigditai, petite peuplade sédentarisée de qui devaient relever les villages et les installations agricoles voisines<sup>19</sup>. Le gasr lui-même se compose de murailles en

19. Cf. Valeria Purcaro Pagano, *o.l.*, p. 342, *s.v.* Nausida ; on ajoutera encore L. V. Bertarelli, *Libia*, Milan (Guida d'Italia del Touring Club Italiano), 1937, p. 381 qui est le premier, à ma connaissance, à avoir proposé de situer Ausigda à l'embouchure du wadi Giargiarummah ; sur la forme  $\text{A}\upsilon\sigma\iota\gamma\delta\iota\tau\alpha\iota$  préférable à l'ethnique  $\text{A}\upsilon\sigma\iota\gamma\delta\alpha\iota$  donné par Étienne de Byzance, *s.v.*  $\text{A}\upsilon\sigma\iota\gamma\delta\alpha$ , cf. Jehan Desanges, « Philologica quaedam necnon Aethiopica », dans *Mélanges offerts à Léopold Sédar Senghor*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, s.d. (1977), p. 116, qui confirme les doutes de André Caquot et Jean Leclant, « Éthiopie et Cyrénaïque ? A propos d'un texte de Synésios », dans *Annales d'Éthiopie*, 3 (1959), p. 176 sq., sur la lecture erronée  $\text{A}\xi\sigma\upsilon\mu\iota\tau\alpha\iota$  dans Synesios, *Lettre 122*.





FIG. 4. -- Maaten al Uqla : les îlots du port (photo A. Laronde).

pierres sèches manifestement réutilisées ; sa position lui permet de contrôler le débouché du wadi Giargiarummah au milieu d'une large baie très ouverte, délimitée à l'ouest par un promontoire rocheux sur lequel se dressent les restes d'un fort byzantin ; il s'agit probablement de l'île notée par Hécatée<sup>20</sup> et aujourd'hui rattachée à la côte par une plage submersible. Sur le littoral lui-même, l'éminence située au sud-ouest du wadi porte aussi un *pyrgos*. Le franchissement du wadi tout comme les infiltrations éventuelles le long du lit de ce dernier étaient donc bien contrôlés.

Il en va de même de la piste qui porte en direction de l'ouest, le long de la côte, et qui est jalonnée de *pyrgoi* sur le piedmont du premier emmarchement. Cet itinéraire est aujourd'hui difficile à parcourir en l'absence de toute trace régulièrement entretenue, et aussi à cause de la présence de dunes formées depuis l'Antiquité<sup>21</sup>. Au bout de 6 km de ce chemin malaisé, on atteint le site de Maaten al Uqla, dont le nom signifie « la source bien abritée ». Le point central du site est en effet représenté par une source aménagée de main d'homme et qui sourd au débouché d'une vallée sèche sur la plaine littorale, au pied d'une barre rocheuse (fig. 4). Ce point d'eau pérenne est encore utilisé par les troupeaux qui pâturent alentour.

20. Ap. Étienne de Byzance, *l.c.* ; j'ai eu l'occasion d'accompagner M. François Chamoux sur ce site le 13 mai 1976.

21. C'est l'indication qui m'a été formulée oralement par MM. Bernard Bousquet et Pierre-Yves Péchoux que je remercie vivement.

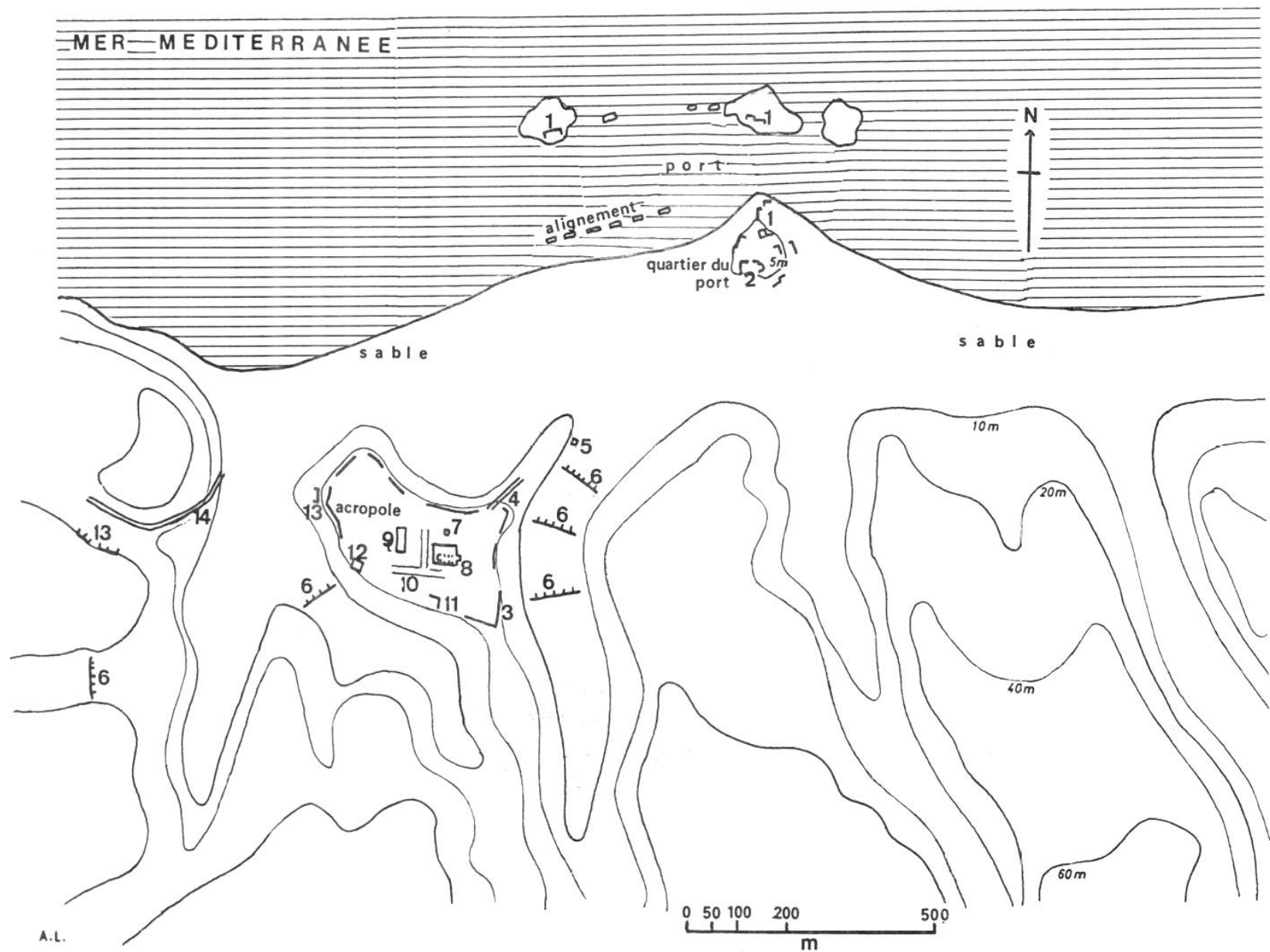


Fig. 5. --- Maaten al Uqla : plan d'ensemble du site.

- 1 magasins et silos, 2 basilique chrétienne du port, 3 rempart, 4 voie d'accès à la ville haute, 5 source, 6 terrassements agricoles, 7 citerne, 8 basilique chrétienne, 9 grand bâtiment, 10 rue, 11 carrière, 12 pyrgos, 13 tombes rupestres, 14 route de Ptolémaïs.

Le site proprement dit comporte deux éléments : une zone portuaire et une ville haute (fig. 5). La zone portuaire est assise sur un ban rocheux qui s'élève à peine au-dessus de la plage, face à trois îlots. Ceux-ci sont formés de sables dunaires consolidés, et représentent l'extrémité de la ligne de collines qui, plus à l'est, sont soudées au rivage, mais qui s'en détachent parfois pour donner naissance à des abris pour les navires, comme à Apollonia ou à Ptolémaïs. Le site s'est du reste dégradé depuis l'Antiquité du fait du mouvement de subsidence qui a affecté le continent, tandis que le niveau de la mer a dû se relever légèrement<sup>22</sup>. Les îlots attaqués par les flots sont aujourd'hui moins importants qu'ils ne le furent par le passé, ainsi que le démontre la ligne de récifs que l'on observe encore entre eux et qui a pu aussi servir de point d'appui à un môle. On voit aussi les restes d'une jetée submergée entre l'îlot central et la côte. Le port devait donc comporter deux bassins, accessibles par l'est comme par l'ouest. Dans le bassin occidental, un alignement de blocs sur plus d'une centaine de mètres montre aussi que la ligne du rivage a reculé depuis l'Antiquité ; dans l'état actuel de mes observations, je ne puis dire si cet alignement correspond à des blocs rapportés ou à un aménagement de la roche en place. En tout cas, les îlots étaient facilement accessibles et portent encore des silos et des magasins creusés dans la roche en place, un grès assez tendre.

Le quartier du port proprement dit se compose de structures très variées : des restes de magasins, de forme allongée, orientés est-ouest, des restes de fondations importantes en blocage et en petit appareil et, sur la partie méridionale de la plate-forme rocheuse à laquelle s'appuient ces structures, une église parfaitement reconnaissable avec son abside orientée vers l'est, et qui mesure au total 20 m de longueur. Une abondante céramique tardive jonche la plage et indique encore que ce port connut une utilisation importante jusqu'à la conquête arabe. Rien en effet n'atteste à première vue une utilisation postérieure de ces installations.

Ces installations sur le rivage avaient été entr'aperçues sommairement sans avoir jamais donné lieu à aucune description<sup>23</sup>. Il me parut intéressant d'approfondir l'étude de l'ensemble de ce secteur.

22. Sur cette évolution du littoral de la Cyrénaïque, cf. mes observations sommaires sur les « Variations du niveau de la mer sur les côtes de Cyrénaïque à l'époque historique », dans *Histoire et archéologie. Les dossiers*, n° 50 (février 1981), p. 60-65.

23. A ma connaissance, aucun des voyageurs ayant parcouru la Cyrénaïque ne mentionne Maaten al Uqla ; Sandro Stucchi, *o.l.*, p. 359, n. 13 mentionne gasr al Uqlah ou Agla sans préciser et sans expliquer les motifs de son identification avec Semeros ; Valeria Purcaro Pagano, *o.l.*, p. 303, reprend la même identification et mentionne gasr al Uqlah, « località sul mare, ove esistono resti di un abitato » ; c'est à la suite de ma reconnaissance que le Département des Antiquités a pu se rendre sur le site de l'acropole et sur les tombes rupestres.



FIG. 6. — Aménagements agricoles antiques dans le wadi à l'est de Maaten al U'qla ; vue prise de la ville haute ; au fond, l'embouchure du wadi Giargiarummah et la hauteur de gasr Disa (Ausigda) (photo A. Laronde).

A 600 m de distance au sud-ouest, nul n'avait prêté la moindre attention au plateau qui porte la ville haute, et qui domine d'une trentaine de mètres la plaine côtière, mais aussi les premières hauteurs du Gebel dont il est presque complètement isolé par un pédoncule assez bas qui s'étire entre deux oueds. Seul l'éperon rocheux situé au nord-est permet d'accéder à ce plateau dont les autres versants tombent abruptement sur les vallées et sur le littoral. Comme les indentations voisines que forme le premier emmarchement sont généralement plus basses, la vue porte loin dans toutes les directions, sur la côte, que ce soit vers l'est, en direction du wadi Giargiarummah, ou bien vers l'ouest dans la direction de Ptolémaïs ; mais ici, le premier emmarchement tombe directement dans la mer, sans laisser de place au moindre liséré de plage, si bien que la circulation terrestre en direction de l'ouest est obligée d'emprunter un des oueds qui entourent l'acropole et de passer par le plateau intermédiaire. Et c'est à la surveillance des abords de ce plateau que peut enfin servir l'acropole.

L'acropole mesure 380 m d'est en ouest et 180 m du nord au sud ; elle est bien approvisionnée en eau grâce à la source qui se trouve immédiatement en contrebas (fig. 5, n° 5), tandis que j'ai pu noter la présence d'au moins une citerne sur le plateau (fig. 5, n° 7). Ce canton aujourd'hui délaissé bénéficiait de toutes les ressources de l'agriculture comme l'indiquent les murs de terrassements (fig. 6) qui

barrent les oueds en contrebas de l'acropole et qui permettaient, comme dans toute la région, des cultures arbustives ou maraîchères (fig. 5, n° 6). Les collines constituaient, hier comme aujourd'hui, une zone propice à l'élevage, y compris l'élevage bovin, comme j'ai pu le constater lors de mes visites à Maaten al Uqla.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de trouver sur l'acropole de nombreux vestiges dont l'importance ne le cède en rien à celle des nombreuses *kômés* du Gebel Akhdar. Cette table calcaire a fourni sur place la pierre nécessaire aux constructions, comme en témoigne la carrière située sur la partie méridionale du plateau (fig. 5, n° 11). Une muraille fait le tour complet de l'acropole, et son rôle est important dans le secteur nord-est, qui est celui de l'éperon d'accès, ainsi que dans l'angle sud-ouest où la pente, assez raide, mais utilisable par des assaillants, a été renforcée par une grosse tour d'environ 25 m de côté (fig. 5, n° 12). A une date qui reste à déterminer, cette tour a reçu un chemisage que l'on peut observer sur d'autres *pyrgoi* de la région, en particulier près de Beida.

L'agglomération proprement dite comportait un réseau de voies qui se recoupent perpendiculairement, une citerne, un bâtiment rectangulaire orienté nord-sud et mesurant 20 m sur 10 m, parmi d'autres vestiges plus ou moins reconnaissables.

Mais surtout, on trouve au centre de l'acropole un important groupe ecclésial (fig. 5, n° 8) qui mesure 41 m sur 36 m. L'ensemble revêt la forme d'un rectangle de 36 m du nord au sud et de 33,5 m d'est en ouest. La façade orientale comporte une entrée qui forme un massif en saillie de 2,5 m et qui s'étend sur 12,5 m du nord au sud, dans l'axe de la nef principale de l'église. Celle-ci occupe la partie sud de l'ensemble, avec une abside orientée à l'ouest. La nef principale, large de 6,47 m, est délimitée par deux rangées de huit piliers formés chacun de deux blocs parallélépipédiques redressés et accolés, qui mesurent 1,24 m de hauteur (fig. 7). L'intervalle entre les piliers, qui n'est pas régulier, varie de 1,14 m à 1,53 m. Certains piliers ne comportent enfin qu'un seul bloc<sup>24</sup>. L'écroulement des parties hautes permet cependant d'apercevoir encore une partie de la mosaïque qui couvre le sol de la nef centrale. L'église comporte un narthex, et elle s'insère dans un ensemble de pièces, groupées essentiellement à l'ouest de l'abside et au nord de la nef,

24. On pourrait rapprocher l'église hors les murs de Taucheira ; en attendant la publication des recherches en cours de M. Noël Duval qui ont fait l'objet d'une présentation lors du colloque Synésios tenu par le Centre de Recherches sur la Libye antique de l'université de Paris-Sorbonne en octobre 1979, on se reportera à J. B. Ward-Perkins, « Recent Works and Problems in Libya », dans *Actas del VIII Congreso Internacional de Arqueologia Cristiana*, Barcelone 5-11 octobre 1969, 1972, p. 219-236 et pl. 78-91.



FIG. 7. — L'église de la ville haute vue de l'abside, au premier plan ; on remarque les piliers délimitant la nef centrale (photo A. Laronde).



FIG. 8. — Porte méridionale de l'église de la ville haute, avec le linteau hellénistique en remploi (photo A. Laronde).

sans que leur plan soit clairement discernable en raison de l'écroulement des murs et du comblement des pièces qui en résulte.

Outre la porte orientale, il existe une porte méridionale située au milieu du bas-côté sud. Cette porte a encore son linteau en place ; il mesure 2,2 m de long sur 0,41 m de haut, et il a été détaché de la façade d'une tombe rupestre d'un travail purement grec, datant de l'époque hellénistique, pour être réutilisé ici à l'époque chrétienne (fig. 8).

Au cours de remaniements, les murs externes de ce groupe ecclésiastiel ont reçu un chemisage dont l'objet n'est pas évident, soit que l'on ait voulu renforcer les murs, soit, moins probablement, que l'on ait voulu mettre l'ensemble en état de défense.

J'ai encore remarqué au moins deux autres blocs moulurés datables de l'époque hellénistique ; bien que situés aux alentours de l'église, rien n'indique qu'ils y aient été remployés. Ces blocs de remploi ne peuvent venir de très loin. Ils ont certainement été détachés de monuments funéraires des environs, et ils suffisent à attester une présence grecque à Maaten al Uqla dès l'époque hellénistique, conclusion qui est corroborée par la céramique ramassée sur l'acropole et qui comporte de nombreux fragments attiques à vernis noir du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

A elles seules, ces constatations auraient suffi à m'inciter à prolonger mon enquête en direction des vallées avoisinantes. Limité par le temps lors de chacune de mes visites, il m'était interdit de procéder à des investigations systématiques, qui demeurent un impératif pour qui voudra en savoir plus sur ce site.

J'étais venu à Maaten al Uqla pour retrouver la route de Cyrène à Ptolémaïs, l'axe principal de la circulation terrestre dans ce secteur. Les quelques tombes que j'avais observées à l'est du site n'étaient que de simples chambres retaillées dans des carrières abandonnées, qui ne me fournissaient rien de plus que ce que j'avais noté depuis la descente du gradin supérieur. Une tombe similaire est aussi creusée dans la falaise occidentale de l'acropole (fig. 5, n° 13).

Les deux vallées qui se trouvent à l'ouest de l'acropole retiennent donc mon attention. La plus méridionale ne comportait que des terrassements indiquant son usage agricole. La plus septentrionale a l'intérêt de comporter une montée assez douce qui mène en moins d'un kilomètre au premier gradin et ensuite à bir Gandeles, point d'eau important sur la route de l'ouest.

C'est dans cette vallée que j'ai retrouvé aussitôt les traces, entaillées dans la roche en place, d'une route importante (fig. 5, n° 14) qui s'élève doucement depuis la côte et qui s'engage dans la vallée (fig. 9) où ses traces disparaissent sur le plateau, dès que des aménagements cessaient d'être nécessaires. L'importance de ces

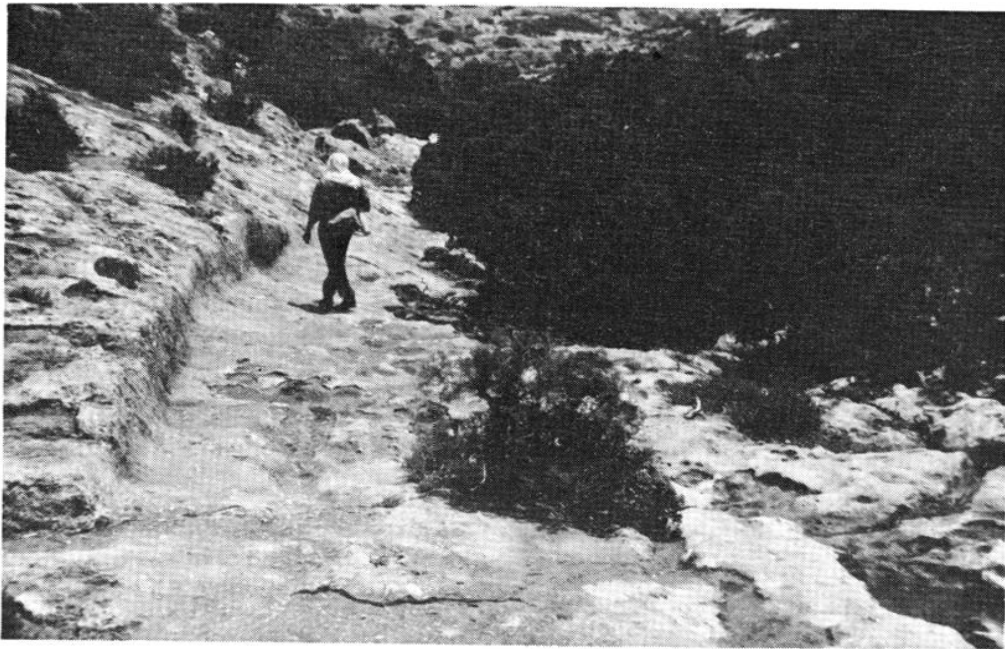


FIG. 9. — La route de Ptolémaïs à l'ouest de Maaten al U'qla (photo A. Laronde).



FIG. 10. — Vue d'ensemble des tombes rupestres à l'ouest de Maaten al U'qla (photo A. Laronde).



traces correspond à celles que j'avais observées en contrebas de Zauiet Gfonta ; elles ne sont pas moindres que celles de la route de Cyrène à Apollonia et indiquent donc bien que nous nous trouvons sur l'itinéraire transcyrénéen.

Cette vallée représentait donc une voie de communication importante et, de fait, sa paroi méridionale (fig. 5, n° 13) est entaillée par une série de grandes tombes rupestres à façade architecturée (fig. 10) en tous points comparables à celles de la nécropole de Cyrène, en particulier aux tombes N 65 et N 178<sup>25</sup>. Les montants des portes sont ornés de moulurations, avec un linteau en forte saillie qui est souvent décoré de rangs de palmettes, d'oves, de perles et pirouettes, comme sur la tombe N 196 de Cyrène. Ces portes sont encadrées par des demi-colonnes doriques dont les cannelures comportent des arêtes plates, par un trait d'influence de l'ordre ionique qui n'est pas rare à Cyrène à l'époque hellénistique<sup>26</sup>. A ses extrémités latérales, la façade se termine par un quart de colonne encadrée selon la manière typique des Cyrénéens (fig. 11). L'entablement, de style dorique, avec métopes et triglyphes, est soit pris dans la roche en place, soit fait de blocs rapportés. Ces tombes remontent au III<sup>e</sup> et au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>27</sup>, mais elles ont été réutilisées à l'époque romaine, comme le prouvent les aggrandissements irréguliers des hypogées, et la présence de niches pour les bustes-portraits des défunts dont l'usage se développa sous l'Empire (fig. 12). Par la qualité de leur décor, ces tombes ne le cèdent en rien à celles de Cyrène. Il est probable que d'autres tombes restent à découvrir, car je n'ai pas identifié les tombes d'où provenaient les éléments en emploi sur l'acropole. Le nombre de ces tombes et le soin apporté à leur réalisation placent Maaten al Uqla au tout premier rang des villages de la *chôra* cyrénéenne, qui ne comportent jamais d'ensemble d'une telle ampleur, exception faite des tombes de Snibat el Awila, à l'est de Cyrène, non loin de ras el Hilal. Il est hors de doute que ce sont des artisans grecs qui ont travaillé à Maaten al Uqla, pour une clientèle grecque ou parfaitement hellénisée.

Tel que j'ai pu le reconnaître, le site de Maaten al Uqla autorise un certain nombre de conclusions. Et d'abord son identification avec Kainopolis, mentionné par la Table de Peutinger. Ce document indique en effet une distance de 21 milles entre Balagrai et Kainopolis, soit 31,08 km. Or il y a 31,43 km de Beida à Maaten al Uqla, selon la route que j'ai suivie, en passant par l'embouchure du wadi Giargiarummah, point obligé de la circulation. Il y a toute chance

25. Je reprends ici la numérotation de John Cassels, *The Cemeteries of Cyrene*, *PBSR*, 23 (1955), p. 2-43 ; cf. Sandro Stucchi, *o.l.*, p. 151 sq.

26. Cf. Sandro Stucchi, *o.l.*, p. 119.

27. Cf. Sandro Stucchi, *o.l.*, p. 150.



Fig. 11. - Façade taillée dans la roche d'une tombe hellénistique à l'ouest de Maaten al U'qla (photo A. Laronde).



Fig. 12. - - Détail de la façade d'une tombe hellénistique ; les parties hautes sont rapportées ; la niche pour un buste-portrait est un remaniement d'époque romaine (photo A. Laronde).

que l'étape suivante, Callis, distante de 12 milles ou 17,76 km, soit à reconnaître en Sidi Nuah, sur le plateau intermédiaire à l'ouest de Maaten al Uqla, à 16,5 km. Reste alors une dernière étape de 28 km jusqu'à Tolmeta, antique Ptolémaïs, que la Table de Peutinger situe à 20 milles de Callis, soit 29,6 km. Au total, l'itinéraire que je propose (fig. 1) est long de 93,69 km alors que la Table de Peutinger indique 65 milles ou 96,2 km. La correspondance est donc satisfaisante. Elle ne l'est pas moins au regard de la circulation traditionnelle en Cyrénaïque : car, de l'arrière-pays de Ptolémaïs à la plaine côtière au nord-est du wadi Giargiarummah, il s'agit de l'itinéraire connu sous le nom de trigh el Hammar, « la route de la dorsale »<sup>28</sup>. Seul l'établissement du réseau routier moderne a fait tomber dans l'oubli le plus total ce parcours qui répondait à une donnée permanente de la circulation terrestre en Cyrénaïque.

Contre l'identification que je propose, on pourrait opposer le témoignage de Ptolémée, qui donne à Kainopolis des coordonnées loin à l'intérieur des terres<sup>29</sup>. Cependant je ne crois pas que l'on puisse retenir cet argument, car les coordonnées de Ptolémée sont affectées de telles erreurs qu'il serait vain de reconstruire la carte de la région sur de telles bases.

Maaten al Uqla est enfin le point d'aboutissement d'une route qui provient du premier gradin, de Zauiet Gasrein et surtout de gasr el Libia, distant de 17 km et qui, au centre d'un bassin fertile, constituait la *kômé* d'Olbia, plus tard rebaptisée Théodorias et qui est connue des archéologues par ses deux églises, dont l'une a livré un remarquable ensemble de mosaïques<sup>30</sup>.

Kainopolis unissait donc les avantages d'une échelle côtière à ceux d'une étape sur la route transcyrénéenne, au cœur de régions densément occupées. Le site, excellent, fut occupé dès le iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. au moins, à en juger d'après les éléments que j'ai pu rassembler. D'abord échelle de la *kômé* d'Olbia, Kainopolis gagna sûrement en importance du jour où le port de Barka fut élevé au rang de cité sous le nom de Ptolémaïs, lors de la reconquête lagide de 246 av. J.-C. Son activité ne devait plus se ralentir jusqu'à l'époque byzantine. Seule la conquête arabe du vii<sup>e</sup> siècle, en priviliégiant les routes de l'intérieur, porta un coup fatal à ce centre urbain, ici comme à Apollonia et dans la plupart des centres côtiers de la Cyrénaïque.

28. Cf. *Principali comunicazioni della Cirenaica*, Benghazi (Governo della Cirenaica, Servizio Studi), 1930, p. 39.

29. Ptolémée, IV, 4 ; cf. mes *Libykai Historiai*, chap. XIII.

30. Cf. Heinz Sichtermann, *AA*, 1959, col. 345-348 et fig. 107-111 ; Sandro Stucchi, *o.l.*, p. 412-414 ; Elizabeth Alföldi-Rosenbaum et J. B. Ward-Perkins, *Justinianic Mosaic Pavements in Cyrenaican Churches*, Rome, l'Erma di Bretschneider (Monografie di archeologia libica, 14), 1980.

Il n'est pas sans intérêt enfin d'observer la proximité de Kainopolis avec un centre tel qu'Ausigda, qui offre un caractère beaucoup plus libyen. C'est un indice de la symbiose qui existait entre les populations grecques et les populations libyennes, sédentarisées et certainement largement hellénisées dans le nord de la Cyrénaïque.

\* \* \*

MM. Louis ROBERT, François CHAMOIX, Jean LECLANT et Paul-Marie DUVAL interviennent après cette communication.

---

#### LIVRE OFFERT

M. Gilbert LAZARD a la parole pour un hommage :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, l'ouvrage de Philippe Gignoux et Rika Gyselen, *Sceaux sassanides de diverses collections privées*, Leuven, Éditions Peeters, 1982, 208 pages, 30 planches.

Dans les dernières décades, les collections publiques de sceaux sassanides, appartenant aux musées de Londres, Leningrad, New York et Paris, ont été enfin publiées en catalogues. Les deux grandes collections de bulles, ou empreintes de sceaux, découvertes à Taxt-e Soleymân et Qasr-e Abu Nasr, ont aussi fait l'objet de publications.

Ph. Gignoux, qui a déjà publié en 1978 la très riche collection de sceaux du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale, comprenant aussi l'importante collection de bulles réunie par le regretté Roman Ghirshman, membre de l'Institut, vient de rassembler dans un nouveau catalogue, en collaboration avec M<sup>me</sup> Gyselen, quelque 576 sceaux de diverses collections privées. Comme ils l'ont déjà fait dans des publications antérieures conjointes, les deux auteurs se sont partagé le travail, selon leur compétence, M. Gignoux s'attachant à déchiffrer et interpréter les inscriptions, et M<sup>me</sup> Gyselen à analyser l'iconographie et la matière des objets. A ces deux titres, l'ensemble des sceaux réunis dans ce catalogue est particulièrement intéressant. On sait en effet que pour l'Iran sassanide, si dépourvu de textes historiques, ces inscriptions, en dépit de leur brièveté, sont une source non négligeable, tant pour l'onomastique que pour la titulature ou la géographie administrative, puisque cette collection comprend un nombre assez grand de cachets « officiels », de contrôleurs financiers, d'un *ostândâr*, de scribes, et de différentes catégories de mages. Grâce à ceux-ci en effet, la situation administrative de l'empire à la fin de la période sassanide peut être peu à peu reconstruite. On notera aussi l'intérêt de quelques formules qui s'apparentent à l'*anadrz* persan.